

Roblès ne cherche pas à bousculer la tradition théâtrale. L'efficacité de sa pièce et sa popularité sont liées en partie à sa grande lisibilité, au respect des horizons d'attente d'un spectateur qui va voir une tragédie.

SÉQUENCE 3

Comment définir l'humanité aux XIX^e et XX^e siècles ?

PARCOURS DE LECTURE

Race et histoire (1952) : un nouveau regard sur la diversité humaine

ÉLÉMENTS BIBLIO-FILMOGRAPHIQUES

Sur le genre de l'essai

– Pierre Glaudes, Jean-François Louette, *L'Essai*, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1999.

Sur les rapports entre littérature et ethnographie

– François Laplantine, *La Description ethnographique*, Nathan, 1996.

Sur Claude Lévi-Strauss et son œuvre

– Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, 1955, Plon, « coll. Terre humaine », 1984.

– Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin*, Odile Jacob, 1988.

– Cathérine Clément, *Claude Lévi-Strauss*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2003.

– *Claude Lévi-Strauss, entretien avec Bernard Pivot du 4 mai 1984*, Gallimard/INA, 2004 (DVD de la collection « Grands Entretiens de Bernard Pivot »).

EXTRAIT 1

L'ethnocentrisme (PAGE 192-194)

→ Objectif

Analyser la dimension polémique dans l'extrait d'un essai.

→ Présentation du texte

Esprit transdisciplinaire, Claude Lévi-Strauss (1908-2009) l'a assurément été : droit, philosophie ethnologie, géologie, littérature, linguistique, anthropologie, psychanalyse, histoire de l'art ont constitué les fondements d'une pensée majeure du XX^e siècle qui fut consacrée par son entrée à l'Académie française en 1973 et la publication d'un choix de ses *Œuvres* dans la prestigieuse « Bibliothèque de La Pléiade » des éditions Gallimard en 2008. Il fut bien involontairement considéré comme l'un des piliers de la pensée structuraliste qui cherche à découvrir, derrière la diversité des phénomènes sociaux et

linguistiques, des schémas réguliers, récurrents, qui informent les mythes, les rituels, les pratiques et les comportements de toutes les cultures et mentalités humaines. Quelques ethnologues, tel Robert Jaulin (1928-1996), ont certes critiqué cette perspective car elle se fonderait sur un européocentrisme en retrouvant, par-delà la diversité apparente, voire illusoire, des cultures, la même origine : les structures d'un inconscient universel. Mais on ne peut nier que l'œuvre de Lévi-Strauss a exercé une influence considérable sur la conception contemporaine de l'être humain et a ouvert des perspectives à un nouvel humanisme. *Race et histoire* est, après sa thèse sur *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949), le second grand texte de son auteur. Précédant de peu *Tristes tropiques* (1955), qui le fit connaître du public, c'est un essai important quoique bref, dans lequel Lévi-Strauss pose clairement certains problèmes cruciaux que pose la diversité humaine : racisme ethnocentrisme, rapport entre culture et civilisation, etc. Malgré sa complexité, cet essai, magistralement écrit, est un ouvrage de moraliste moderne dont la lecture est passionnante. Nous avons choisi un premier extrait définissant la notion d'ethnocentrisme, qui peut amener les élèves à réfléchir sur leur propre vision du monde.

→ Réponses aux questions

POUR PRÉPARER L'ÉTUDE

a. L'ethnocentrisme est le refus de reconnaître l'appartenance des sociétés différentes de la nôtre à l'humanité. L'auteur explique clairement cette attitude : « on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit » (l. 22 à 25). La position de l'auteur est explicite : « [...] autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères » (l. 10 à 13). L'auteur présente dans l'essai, précise-t-il plus loin, une « réfutation » (l. 29) de ces attitudes de rejet.

b. Lévi-Strauss met en évidence ce qu'il appelle le « paradoxe du relativisme culturel » (l. 61-62), c'est-à-dire le fait que l'ethnocentrisme est une attitude commune à des sociétés qui se croient différentes alors qu'elles se rejoignent précisément dans ce même rejet de l'Autre : « c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier » (l. 63 à 65).

LECTURE ANALYTIQUE

L'ethnocentrisme, une attitude universelle

1. L'auteur souligne l'universalité et l'atemporalité de l'ethnocentrisme en l'enracinant dans la psychologie même de l'être humain : « L'attitude la plus ancienne et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue [...] » (l. 1 à 4, nous soulignons). L'emploi du pronom personnel « nous » permet à l'essayiste d'inclure le lecteur dans les personnes susceptibles d'une attitude ethnocentrique et par conséquent de ne pas lui laisser croire que ce phénomène ne le concerne pas, de ne

pas l'autoriser à se croire au-dessus d'une telle attitude. En outre, s'incluant lui-même dans ce « nous », l'auteur ne semble pas faire la leçon au lecteur en s'exemptant lui-même du reproche : cela facilite la *captatio benevolentiae*, la bienveillance du lecteur n'étant pas gênée par une attitude de supériorité de l'auteur vis-à-vis de son lecteur.

2. Lévi-Strauss appuie sa thèse de l'universalité de l'ethnocentrisme sur de nombreux exemples : la culture antique grecque et gréco-romaine (l. 13 à 15) puis la culture occidentale (l. 15-16), les « populations dites primitives » (l. 44 à 51), enfin les Espagnols de la Renaissance et les indigènes des Grandes Antilles (l. 54 à 60). Exemples diversifiés dans le temps (allusions à l'Histoire) et dans l'espace (Europe et autres continents)...

3. L'argumentation repose en grande partie sur l'analyse des termes par lesquels chaque société désigne les autres :

- l. 8-9 : citations de phrases courantes, stéréotypes quotidiens ;
- l. 13 à 22 : analyse du jugement implicite que recèlent les adjectifs de « sau-vage » et « barbare » grâce au rappel de leur étymologie ;
- l. 44 à 51 : traduction des termes antithétiques par lesquels différentes « populations dites primitives » se désignent elles-mêmes et désignent les autres (« les hommes » vs les « singes de terre », etc.).

Par l'étymologie, l'auteur souligne la péjoration implicite des adjectifs « barbare » (= qui a un langage inarticulé, qui est privé de parole humaine) et « sauvage » (= qui est de la forêt).

4. En 1952, la formule entre tirets « l'histoire récente le prouve » (l. 40), appliquée à une régression de la notion d'humanité, renvoie de façon transparente au nazisme et à l'extermination d'une partie de l'humanité (Juifs, tziganes, homosexuels, etc.), à laquelle l'hitlérisme a procédé et qu'il aurait voulue totale. La formule permet de souligner que la barbarie à laquelle peut mener l'ethnocentrisme n'est jamais éradiquée, jamais définitivement vaincue, même par la vertu de la civilisation.

5. Le dernier paragraphe élargit la réflexion en énonçant la contradiction logique par laquelle l'ethnocentrisme s'effondre de lui-même. De l'« anecdote » des Grandes Antilles (l. 61), Lévi-Strauss tire un « paradoxe » (l. 61-62), ce qui explicite le passage de l'exemple à la généralité. Le paradoxe est formulé comme une maxime, un énoncé gnominique : présent de vérité générale, mise en relief par le clivage « c'est...que... » (l. 63-64), emploi de l'indéfini « on » (l. 63, 64, 65 et 67), termes abstraits (« discrimination », « cultures », « coutumes », l. 64). L'auteur signale entre parenthèses que d'autres exemples seront fournis plus loin dans l'essai, insistant sur l'universalité du phénomène : « (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) » (l. 61-62).

Un texte polémique

6. L'ethnocentrisme est dénigré par l'auteur comme une attitude primaire, vulgaire, qui n'est pas digne d'un homme réfléchi : l'essayiste qualifie de « grossières » (l. 10) les réactions engendrées par l'ethnocentrisme et de « naïf » (l. 26) le point de vue dont il relève.

7. L'ethnocentrisme est toujours présenté comme négatif, mais sous deux aspects à la fois : le ridicule et le dangereux. Cette ambivalence est d'abord soulignée par la phrase : « Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique » (l. 53-54). Alors que l'épithète « curieuses » peut signifier le caractère

plaisant de la situation, l'adverbe « cruellement » en marque le côté tragique. C'est d'ailleurs ce dernier terme qui apparaît ensuite dans la formule : « Cette anecdote à la fois baroque et tragique » (l. 61), où l'adjectif « baroque », qui peut connoter une certaine fantaisie amusante, une étrangeté un peu drôle, contraste avec celui de « tragique ».

8. Le paradoxe du relativisme culturel rend absurdes le racisme et l'ethnocentrisme parce qu'il souligne leur inévitable réciprocité et donc l'annulation logique de la différence par la ressemblance : si je dévalorise l'autre comme l'autre me dévalorise, alors nous avons tous deux la même attitude, nous nous ressemblons plus que nous ne nous différencions.

9. La fin de l'extrait fait apparaître une formule surprenante : « Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie » (l. 68-69). Elle se présente comme une définition : dislocation de la phrase pour détacher le groupe nominal thématique (« Le barbare, c'est »), présent de vérité générale, articles définis à valeur générique, périphrase (« l'homme qui... »). Mais cette définition se veut paradoxale : elle retourne la définition habituelle du barbare par essence (l'opposé du civilisé) en définition par la croyance. Pour marquer la mémoire du lecteur, la formule se présente comme circulaire, s'ouvrant et se finissant par des mots dérivés (« barbare »/« barbarie ») ; si l'on tient aux figures de style, on dira qu'il s'agit ici d'une épanadiplose (qui n'est pas parfaitement symétrique, cependant).

VERS LE BAC

Le commentaire

Proposition de réponse rédigée

Le texte de Lévi-Strauss s'inscrit dans une démarche nettement polémique puisque tout l'essai se présente comme une « réfutation » (l. 29) de l'ethnocentrisme, visant à empêcher la poursuite du discours d'exclusion que celui-ci implique. Après avoir défini et expliqué l'ethnocentrisme dans le premier paragraphe, l'essayiste entreprend d'en dévoiler l'aspect paradoxal : l'universalité de cette attitude de rejet, sa réciprocité permanente, témoigne *in fine* de la ressemblance du « civilisé » et du « sauvage », qui l'adoptent tous deux. C'est même, dit Lévi-Strauss, une des caractéristiques du « sauvage » que de manifester un ethnocentrisme spontané et radical, si bien que le « civilisé » ne ressemble jamais tant au prétendu « sauvage » qu'en rejetant celui-ci et en le dévalorisant. Le « paradoxe du relativisme culturel » (l. 61-62) amène ainsi l'essayiste à présenter l'ethnocentrisme à la fois comme ridicule, absurde et dangereux. « Naïf » (l. 26), le rejet de l'Autre est en effet d'abord ridicule : il n'a pas de sens et prête à sourire par les situations auxquelles il donne lieu (en miroir, mais où chaque partie s'aveugle sur l'autre) et par les noms qu'il pousse à donner à l'Autre (parfois risibles, vus de loin : « singes de terre », « œufs de pou », l. 50-51). Mais il se révèle vite moins plaisant qu'absurde puisque relevant d'une contradiction et surtout dangereux : l'allusion à peine voilée au nazisme et à son projet d'extermination sous l'expression « l'histoire récente » (l. 40) et l'anecdote « tragique » (l. 61) des Grandes Antilles lors des Grandes Découvertes mettent au jour les horreurs auxquelles peut mener cet ethnocentrisme, qui ouvre la voie à toute forme d'intolérance, de racisme et de xénophobie. L'essai dresse donc un argumentaire destiné à ruiner définitivement tout ethnocentrisme, perçu comme la source profonde d'attitudes particulièrement violentes.

La complexité des techniques des sociétés dites « primitives »

(PAGES 194-196)

→ Objectif

Observer les stratégies didactiques et argumentatives de l'essai.

→ Présentation du texte

Lévi-Strauss s'intéresse, en ethnologue, à toutes les techniques qui définissent une culture, aux inventions qui informent une société et par lesquelles on peut en étudier les pratiques et les croyances fondamentales. Il a ainsi mis en valeur la « science du concret » (*La Pensée sauvage*, 1962) et analyse, dans les *Mythologiques* (1964-1971), les techniques culinaires ou vestimentaires au cœur des mœurs de peuples divers. Dans l'extrait que nous avons choisi, il formule une thèse générale sur le lien entre les techniques prétendues rudimentaires et celles dites « évoluées ».

→ Réponses aux questions

POUR PRÉPARER L'ÉTUDE

a. Cet extrait vise à réfuter la thèse selon laquelle les techniques des sociétés dites « primitives » seraient rudimentaires et redevables au hasard, tout au moins en partie : la simplicité apparente de ces techniques cache en fait une grande complexité qui prouve qu'elles sont bien le fruit d'une intelligence humaine égale à celle qui produit des techniques soi-disant « évoluées » ou « avancées ».

b. L'auteur se place, dès la première phrase, dans une perspective polémique puisqu'il souligne que la thèse qu'il réfute est celle défendue par d'autres ethnologues : « On lit dans des traités d'ethnologie – et non des moindres – que [...] » (l. 1). Ce n'est pas seulement la *doxa* qu'il contredit, c'est aussi l'avis d'autres scientifiques.

LECTURE ANALYTIQUE

Une argumentation structurée

1. L'essayiste prend soin de bien distinguer la thèse qu'il soutient de la thèse qu'il réfute. Cette dernière, énoncée en premier, est mise à distance par son attribution à des « traités d'ethnologie » (l. 1), mais aussi par l'emploi du conditionnel : « aurait vécu » (l. 6), « seraient réservées » (l. 9). Son rejet est ensuite marqué par des termes péjoratifs : « naïve », « totale ignorance » (l. 10).

2. Chaque paragraphe correspond à une étape du circuit argumentatif :

- premier paragraphe : présentation distanciée de la thèse réfutée ;
- deuxième paragraphe : dévalorisation de cette thèse ;
- troisième paragraphe : exemple de la poterie comme technique faussement rudimentaire ;
- quatrième paragraphe : thèse de l'essayiste, en guise de conclusion de ce qui précède.

3. Lévi-Strauss choisit l'exemple des techniques de poterie « parce qu'une croyance très répandue veut qu'il n'y ait rien de plus simple que de creuser une motte d'argile et la durcir au feu » (l. 13 à 15), c'est-à-dire qu'il choisit son exemple en vertu de son caractère

stéréotypé et de l'erreur qu'il recouvre. C'est une idée reçue, qu'il dénonce par l'explication détaillée des opérations que cette technique recouvre. L'analyse décompose les savoirs et les savoir-faire que cache l'apparente facilité. Certains procédés d'écriture permettent d'insister sur le nombre de ces éléments. L'anaphore des « il faut » (l. 15, 20 et 23), redoublée par les connecteurs énumératifs « d'abord » (l. 15) et « enfin » (l. 23), marque une série. L'énumération « le combustible particulier, la forme du foyer, le type de chaleur et la durée de la cuisson » (l. 23 à 25) souligne le nombre de facteurs à prendre en compte. L'accumulation hyperbolique « tous les écueils des craquements, effritements et déformations » (l. 26-27) met en relief les obstacles possibles. Enfin, la présence de connecteurs logiques dans une même phrase longue (l. 15 à 20) a valeur explicative, didactique, mais insiste également sur la complexité de la technique : « or », « car » (l. 16 et 18).

4. L'essayiste présente sa thèse en conclusion du passage : la naïveté de la thèse adverse et l'exemple de la poterie amènent le lecteur à déduire, en toute logique, la thèse de l'auteur, à savoir que le hasard ne peut être, loin s'en faut, la seule explication d'une technique, fût-elle la plus simple à première vue. Il veut montrer que toute technique implique nécessairement un investissement de l'intelligence humaine sans commune mesure avec la part éventuelle de hasard qui peut l'avoir favorisée.

Un appel au savoir

5. Le développement détaillé que Lévi-Strauss consacre à la poterie est destiné à montrer au lecteur l'« ignorance » (l. 10) dans laquelle il se trouve normalement, en tant qu'individu qui croit appartenir à une société technologiquement avancée ou supérieure, face à ce qu'implique une technique réputée simple. Pour décrire la poterie, Lévi-Strauss emploie des termes issus des sciences physiques : « conditions nécessaires/suffisante[s] » (l. 16-17), « corps inerte » (l. 18), « corps plastique » (l. 23), « combustible » (l. 23-24), « solide et imperméable » (l. 25). Ces précisions sont destinées à transcrire en termes scientifiques ce qui paraît simple pour dévoiler la complexité des processus mis en œuvre ; l'auteur réduit la distance entre la technique dite « rudimentaire » et nos techniques issues des sciences occidentales. Il surprend le lecteur, lui enseigne ce qu'il ignorait. L'essayiste gagne ainsi en autorité et en crédibilité, par sa supériorité encyclopédique sur le lecteur.

6. Le dernier paragraphe exige du lecteur une mobilisation de ses connaissances historiques et scientifiques par des allusions brèves à des scientifiques et inventeurs célèbres (Ampère, Faraday, Pasteur, Palissy) et par l'évocation de la découverte de la pénicilline à propos de laquelle il rappelle que le hasard a joué un rôle sans préciser davantage, ce qui présuppose que le lecteur connaît l'histoire de cette découverte. L'essayiste force ainsi le lecteur à réfléchir, à partir de ses propres savoirs, à la complexité des techniques et à confronter ce qui est dit à ce qu'il est déjà censé savoir.

7. Le choix des noms de Pasteur et de Palissy n'est pas anodin : Lévi-Strauss associe un nom de savant et un nom d'inventeur. Raisonement scientifique poussé et génie concret d'inventeur se retrouvent ainsi sur le même plan, témoignant d'une même mise en œuvre de l'intelligence humaine, qu'elle soit abstraite ou pratique. En outre, les noms ont une consonance proche (initiale [pa]) qui permet sans doute à la dernière phrase de l'extrait d'être facilement mémorisée, de marquer l'esprit du lecteur.

Des traits d'humour

8. L'ironie est sensible au début du texte. La dévalorisation des traités d'ethnologie qui font preuve d'une « totale ignorance » (l. 10) des techniques dites « rudimentaires » se fait d'autant plus irrévérencieuse ou insolente qu'elle souligne par ailleurs leur valeur : « et non des moindres » (l. 1). L'image mythique qui affleure (« âge d'or », l. 7) dénonce la part d'irrationnel qui se dissimule dans le discours scientifique : les « fruits et les fleurs » (l. 8), les « fatigues du labeur » (l. 9) connotent alors le récit biblique du paradis perdu. L'expression « illuminations du génie » (l. 9) semble une hyperbole qui dénonce ironiquement une vision caricaturale opposant trop facilement l'homme moderne à l'homme dit « primitif ». Enfin, l'expression « un gibier accidentellement rôti » (l. 3-4) prête à sourire car le mot « rôti » renvoie à un type de cuisson élaboré, incompatible avec l'idée de hasard. Le discours ethnologique qui sous-estime l'intelligence nécessaire aux techniques les plus quotidiennes est donc tourné en dérision.

9. L'injonction « Qu'on essaye » (l. 15) s'adresse au lecteur, comme un défi amusé qui doit l'interpeller sur les difficultés réelles de la poterie.

VERS LE BAC

L'écrit d'invention

Proposition de réponse rédigée

Les données techniques sont issues de recherches sur les sites Internet suivants :

<http://www.infovitrail.com/>

<http://www.ethnologie.culture.fr/verre/inventionverre/index.html>

Quoi de plus simple, à première vue, que le verre ? Bouteilles, gobelets, lunettes, bijoux, vases, vitraux, ampoules, pare-brise, vitres de fenêtres, verres à pied, tubes à essai : le verre nous est familier, à tel point qu'on peut oublier la complexité des techniques qui permettent de le fabriquer et le temps qu'ont mis les hommes à en maîtriser toutes les possibilités. Le verre fabriqué peut prendre toutes les formes, des plus simples aux plus élaborées ; il peut être dur ou cassant ; il peut être transparent, opalescent, coloré ou opaque ; et pourtant, il n'est pas le résultat d'opérations magiques, mais de l'ingéniosité et du patient travail des hommes depuis l'Antiquité. Car si l'industrie contemporaine a considérablement réduit le temps de sa fabrication, le verre soufflé, par exemple, a été inventé en Syrie dès le 1^{er} siècle avant J.-C., à l'époque où, en Phénicie, on commence à le rendre transparent. Or, pour fabriquer un objet en verre soufflé transparent, quel déploiement d'intelligence a été nécessaire ! Il fallait d'abord qu'on trouvât les bonnes matières premières : sable de silice de grande pureté, calcaire, manganèse et potasse ou soude. Il fallait également pouvoir atteindre dans des fours la température minimale de 1 400 °C qui permet de travailler la matière. Il fallait enfin qu'on inventât les outils adaptés, tels que la canne à souffler, le pointil, la mailloche et les fers et qu'on mît au point les gestes précis et délicats que les générations de verriers se sont transmis jusqu'à aujourd'hui. Et quelles autres difficultés le verre plat, le verre armé, le pyrex ou le cristal n'ont-ils pas posées ? Voilà un bel exemple, sans doute, d'une invention dont l'homme ne saurait plus se passer, tant est grande la variété de ses utilisations en architecture, en cuisine, dans les laboratoires, dans l'industrie et même au quotidien. Sa transparence, son imputrescibilité, son imperméabilité en font à la fois tout l'intérêt et le mystère.

L'apprentissage d'une technique (PAGE 196-197)Daniel Defoe, *La Vie et les étranges aventures de Robinson Crusoé* (1719)**→ Objectif**

Observer la dimension didactique d'un roman.

→ Présentation du texte

Le très célèbre roman de Daniel Defoe, paru en 1719, raconte la vie du naufragé Robinson, obligé de survivre vingt-huit ans durant seul sur une île déserte, avant de rencontrer Vendredi, qu'il sauve des anthropophages. C'est par excellence le roman de la technique, qui permet à l'homme blanc de dépasser son angoisse et de conquérir le monde (idée déjà présente dans *La Tempête* de Shakespeare, 1611). Peu à peu, Robinson parvient en effet à reconstruire la civilisation et réinvente la culture avec les moyens rudimentaires que lui offre la nature : construction d'une embarcation puis d'une cabane, chasse, agriculture, vannerie, boulangerie, poterie et surtout écriture (d'un journal) ; c'est tout un microcosme qui est recréé. Le passage choisi, extrait de la fin du chapitre VII, concerne la poterie, dont Robinson, rédigeant son journal, indique les nombreuses difficultés, qu'il ignorait jusqu'alors. La visée didactique du roman apparaît clairement, mais participe aussi de la thèse argumentative de l'ensemble du récit relative à la prééminence de la technique dans la civilisation.

→ Réponses aux questions

1. Robinson procède d'abord par tâtonnements : il essaie de modeler de la glaise sous différentes formes afin d'en trouver qui soient stables et les laisse sécher au soleil en déterminant peu à peu, grâce à l'observation, la durée nécessaire pour que ses pots soient à peu près cuits. Mais cela reste insatisfaisant : fragilité, formes approximatives et faible rendement sont les inconvénients de ce travail tout expérimental (premier paragraphe). Une fois ces premiers essais passés, il tente de remédier à la fragilité des pots en les protégeant par des paniers remplis de paille (deuxième paragraphe). Bien qu'il devienne ensuite plus habile à la poterie, il lui manque des pots imperméables et résistants au feu ; or, le hasard fait qu'il remarque la dureté d'un tesson de pot cuit et rougi dans le feu (troisième et quatrième paragraphe). Dès lors, il s'applique à pallier l'absence de four par un foyer convenable et parvient à trouver une température et une durée de cuisson satisfaisantes grâce à une observation attentive des réactions de l'argile au feu (cinquième paragraphe). Le passage donne donc à voir des démarches actives de Robinson : quête d'argile, modelage, cuisson... Ces démarches sollicitent des qualités proprement expérimentales : observation, hypothèses de fabrication, mise en place des conditions nécessaires à la réalisation, vérification par observation du résultat, etc. Il y a donc une grande part d'intelligence humaine dans la technique. Le hasard pourtant joue un rôle : c'est la découverte d'un tesson cuit qui va suggérer à Robinson d'utiliser le feu plutôt qu'un simple séchage au soleil.

2. Au début du texte, Robinson souligne à deux reprises le côté comique de ses premières tentatives : « Je ferais pitié au lecteur ou plutôt je le ferais rire » (l. 1), deux grandes machines de terre grotesques, que je n'ose appeler jarres » (l. 10-11, nous souli-

gnons). En effet, il insiste par là même sur le ridicule de l'homme civilisé confronté à un problème technique apparemment simple et qu'il ne sait guère résoudre d'emblée.

3. Ce passage du roman est nettement didactique : son premier intérêt est d'apprendre au lecteur les dessous cachés de la technique de la poterie. L'auteur, par le biais de son personnage narrateur, instruit le lecteur sur le modelage et l'intérêt de la cuisson de l'argile (on retrouve ici le goût du XVIII^e siècle pour les connaissances techniques et artisanales, qu'on rencontre dans l'*Encyclopédie* de Diderot et de D'Alembert, qui comporte des articles sur les techniques et des planches illustrées décrivant les outils et les gestes artisanaux). Le lecteur est amené à prendre conscience des difficultés de ce qui paraît simple et de la valeur de l'intelligence pratique. En outre, au niveau narratif, le personnage est valorisé par l'intelligence, les qualités d'observation et de raisonnement dont il fait montre, ce qui participe de son élévation au rang de personnage modèle, de héros.

4. Cet extrait de roman rejoint la thèse de Lévi-Strauss en ce qu'il dévoile la complexité des fondements techniques de la civilisation et la part réduite du hasard dans les inventions humaines. Cependant, il faut noter que Defoe donne ici à voir les qualités civilisatrices de l'homme blanc, alors que Lévi-Strauss, deux siècles plus tard, met son argumentation au service de la thèse quasi opposée : celle de l'égalité technique de toutes les sociétés humaines... Le roman de Defoe reflète la pensée de son époque, encore fortement ethnocentrique et qui, malgré un profond et généreux humanisme, persiste à croire que c'est l'Europe qui peut éclairer le monde et amener les autres sociétés au bonheur.

PROLONGEMENT POSSIBLE

On pourra demander aux élèves de lire les extraits de l'œuvre ethnographique de Michel Leiris, *L'Afrique fantôme* (1934), disponibles sur le site du musée Branly :

<http://modules.quaibrantly.fr/d-pedago/explorateurs/>

On pourra leur demander de s'interroger sur les caractéristiques de la description ethnographique : précision du vocabulaire, repères temporels et géographiques du journal de voyage, formules explicatives, etc. Des extraits d'autres auteurs y sont également accessibles, tels Pierre Loti, Alexandra David-Néel ou Henri Michaux.

EXTRAIT 3

La civilisation, collaboration des cultures (PAGES 198-199)

→ **Objectif**

Étudier la stratégie argumentative de l'essai.

→ **Présentation du texte**

Voir présentation de l'extrait 1.

→ **Réponses aux questions**

POUR PRÉPARER L'ÉTUDE

La thèse soutenue par Lévi-Strauss dans cet extrait est formulée dans la première phrase : « La chance qu'a une culture de totaliser cet ensemble complexe d'inventions de tous